

inoltre corroborato dalle fonti letterarie, di cui il piatto costituisce una sorta di corrispondente figurato. Più in particolare, il carattere degli episodi, in cui *virtus* e *calamitas* sono strettamente congiunti, lascia inserire, secondo l'autore, il fregio figurato nella tradizione dello stoicismo romano e lo rende unico nel contesto degli oggetti in argento a cui può essere per altri aspetti paragonato. Né meraviglia, nonostante la rarità del soggetto, la presenza di *exempla* relativi alle origini della Repubblica in un pezzo di vasellame prezioso di II sec. d.C., parallelamente alla continuità e alla fortuna degli *exempla virtutis* negli scrittori di età imperiale. Il manufatto, secondo l'autore, da un lato costituisce una fonte di conoscenza della fortuna dei soggetti, dall'altro documenta un momento di rinnovato interesse per il passato, con un intento parenetico verso i fruitori al sentimento stoico delle scene, interpretate come esempi da imitare, in quanto portatrici di *auctoritas* e assunte a canone. Ed in effetti, secondo Steinhart, la *lanx* può essere accostata ai medaglioni di bronzo (*medallions proper*) d'Antonino Pio che offrono quantità di temi della storia romana delle origini, con precedenti nei conii monetali di Traiano, ove si ricorda Orazio Coclite, Furio Camillo e il giovane Decio Mure. Così come i medaglioni d'età antonina riportano *exempla virtutis* repubblicani, talvolta anche rari, altrettanti confronti sono individuati per la patera nei sarcofagi di età antonina e nei monumenti di propaganda imperiale, in cui la famiglia imperiale è affiancata dagli eroi fondatori. Rifacendosi alle parole dell'autore, si potrebbe chiosare così: se anche il piatto di Stráže non può essere direttamente collegato ai festeggiamenti per i 900 anni di Roma, è in quella temperie culturale che va comunque collocato. Il testo è particolarmente meritorio per l'ampia selezione di fonti classiche che fondano la lettura e per l'articolata contestualizzazione del pezzo.

Marco CAVALIERI

Silvia MARASTONI, Atilio MASTROCINQUE & Beatrice POLETTI, *Hereditas, Adoptio e potere politico in Roma antica*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2011. 1 vol. 16,5 x 24 cm, IX-118 p. (PUBBLICAZIONI DEL DIPARTIMENTO TEMPO, SPAZIO, IMMAGINE, SOCIETÀ DELL'UNIVERSITÀ DI VERONA. SERIE STORICO-ARCHEOLOGICA, 2). Prix : 65 €. ISBN 978-88-768-263-9.

Voilà un livre novateur et passionnant, écrit en huit chapitres répartis entre trois auteurs, A. Mastrocinque et deux de ses élèves, qui couvre quasiment toute l'histoire de Rome, de la période royale à l'Empire fort avancé. Cette étude à la fois historique et juridique de la question s'ouvre par un chapitre d'A. Mastrocinque sur l'hérédité comme instrument de légitimation des droits politiques, qui sert d'introduction à la problématique. Partant du paradoxe que la non-transmission héréditaire du pouvoir est présentée comme une norme à Rome alors que la *forma mentis* des Romains ainsi que leur pratique montrent le contraire, la réflexion porte d'abord sur la transmission du *nomen*, signe de l'hérédité, en précisant que ce n'est pas l'*imperium* qui est transmis mais la *dignitas*, d'abord liée à la prise d'auspices, puis (p. 5), à époque impériale, dépendant du talent personnel, du prestige et de l'ascendance familiale. La question des auspices se serait ainsi limitée, ne concernant plus les consuls, mais disparaissant en quelque sorte dans la transmission du *cognomen Augustus* qui exprime la capacité à obtenir l'aide des dieux. La réflexion passe ensuite par une étude de la *pro herede*

*gestio* par le Sénat comme instrument servant à maintenir ininterrompue la transmission du pouvoir. S'arrêtant sur la période royale, B. Poletti donne un chapitre sur la sépulture de Romulus, en rappelant d'abord le rôle normalement dévolu à l'*heres* lors des rites funéraires ; dans le cas de Romulus, ce furent les sénateurs qui agirent en héritiers de Romulus, créant un interrègne qui serait ainsi à rapprocher de l'*usucapio pro herede*. Le résultat obtenu par le Sénat serait alors d'avoir été reconnu comme le titulaire légitime des *auspicia* en cas de vacance du pouvoir. La réflexion de B. Poletti passe ensuite à la question de l'hérédité des Tarquins et des origines de la République : la démonstration, prudente, permet d'insister sur la continuité entre la monarchie et la république, dans un mouvement qui vient légitimer les institutions républicaines ; elle avance l'hypothèse que les premiers consuls, liés par leur origine familiale aux rois, ne reçurent aucune investiture par les auspices pour la bonne raison que, étant les descendants des rois, ils en étaient détenteurs naturels (p. 45). Ainsi, le premier couple consulaire aurait été inséré par la tradition pour régler la difficulté que posait la transmission des pouvoirs royaux aux magistrats républicains. De même la figure de Tarquinia aurait été introduite pour expliquer la transmission du pouvoir, à la fin de la période royale, par l'intermédiaire des femmes. Brutus, appartenant à la *gens Tarquinia* par son ascendance maternelle, était héritier naturel du pouvoir, Collatin étant l'héritier du *nomen* de la *gens*. A. Mastrocinque développe ensuite la réflexion pour la période républicaine, avec une étude de l'héritage politique de Marius afin de démontrer que le Pseudo-Marius revendiquait non un héritage matériel, mais une dignité politique ; le même schéma est proposé pour l'héritage de César, puis, dans le chapitre suivant pour la période des Sévères avec les mêmes points de réflexion : la *pro herede gestio*, hériter la *dignitas*, le rôle des femmes. Ce dernier point fait l'objet d'un chapitre entier, toujours par A. Mastrocinque : « le Auguste e la trasmissione del potere ». Le dernier chapitre est de S. Marastoni et porte sur la *patria potestas* dans ses liens avec la citoyenneté ; ainsi les adoptions sont examinées, pour préciser le fonctionnement des familles républicaines. Cela peut sembler un retour en arrière, ce qui est le cas chronologiquement, mais cela sert à conclure le livre sur l'affirmation centrale : le paradigme de la famille était capital pour tout citoyen, y compris dans le cadre politique. Les chapitres des trois auteurs se répondent efficacement, sans redondance, et la démonstration y est cohérente, appuyée sur de nombreuses sources citées ou traduites et sur de nombreuses références bibliographiques citées en note ; il n'y a hélas pas de bibliographie unitaire ni d'index, ce qui peut nuire à une consultation rapide. Mais ce livre est d'une lecture aisée et ses positions renouvellent considérablement certaines approches ; le refus de séparer royauté, république et empire, permet une ample réflexion, parfois rapide (le saut de César aux Sévères par exemple...) mais stimulante. Une bonne lecture, commune aux historiens et aux juristes.

Isabelle COGITORE

Jörg RÜPKE, *The Roman Calendar from Numa to Constantine. Time, History, and the Fasti*. Oxford, Wiley-Blackwell, 2011. 1 vol. 17,5 x 25,5 cm, XII-226 p., 1 carte. Prix : 90 £. ISBN 978-0-4706-5508-5.